

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
postérité. L'avenir, lui dit-il, ne mesure point
ses suffrages au nombre des productions, il garde
l'immortel laurier, non pour le plus fécond,
mais pour le plus parfait Ecrivain.

Tol, *Voltaire*, entassant volume sur volume,
Jamais rien d'achevé n'est sorti de ta plume...
Tes Ouvrages sont faits pour ton siècle frivole,
Tes défauts complaisans s'en ont rendu l'idole.

L'Auteur de cette Epître, est M. Clément
de Dijon, le même qui nous a donné d'ex-
cellentes remarques critiques sur plusieurs poé-
sies modernes. Quoique je fasse très grand cas,
dit M. Fréron, du talent poétique de M. Clé-
ment, je ne puis dissimuler que l'ancien Boileau
me paroît avoir plus de verve, de précision
& de gaieté.

(*Année Littéraire.*)

*Voici un fragment de la réponse de M. de la
Harpe, adressée à M. de L'.*

Pourriez-vous, Monsieur, me donner encore
une petite place dans votre *Mercur*e pour une
nouveauté bien intéressante ? Il ne s'agit de rien
moins que d'un miracle, c'est Boileau ressuscité.
Vous allez dire qu'on ne peut pas ressusciter plus
à propos, & que jamais on n'eut tant de besoin
d'un prodige de cette espèce, mais vous refuse-
rez peut-être d'y croire. Du moins j'ai déjà vu
beaucoup d'incrédulés qui comparent le nouveau
Boileau à cet aventurier qui avoit pris le nom de
je ne sais quel Empereur mort, & qui finit par

laver la vaisselle dans la cuisine du Prince régnant :

La miraculeuse missive est précédée d'un avertissement en prose. Vous savez que la prose de Boileau n'a jamais passé pour bonne ; il ne s'est pas corrigé chez les morts ; il a même empiré , comme de raison ; il dit dans son avertissement , que *si ce sujet paroît trop sérieux à de certaines personnes , il laissera M. de Voltaire donner la farce au petit peuple ;* ce qui est assez remarquable. Passons à l'Épître :

Voltaire, Auteur brillant, léger, frivole & vain.

On retrouve d'abord le caractère véridique de Boileau. *Brillant*, il est difficile de nier que M. de V. ait un style brillant. *Léger*, il a excellé dans ce qu'on appelle la Poésie légère. *Frivole* ; il a fait douze ou quinze Tragédies qui depuis quarante ans font verser des larmes chez tous les peuples qui ont un Théâtre ; il a fait un Poème épique , le siècle de Louis XIV, un Essai sur l'Histoire générale, l'Histoire de Charles XII, &c. *Vain* ; il n'y a guere d'Ecrivain qui ne le soit un peu , & l'on croiroit d'abord que c'est là un trait vague. Mais l'Auteur veut dire qu'un homme est d'autant plus vain qu'il a moins de mérite & qu'il s'en croit davantage ; ce qui est évidemment le cas où se trouve M. de Voltaire.

Zoïle de Corneille & flatteur de S.**;

Zoïle étoit un homme très-savant qui avoit le

malheur de ne trouver rien de bon dans les écrits d'Homere, ni dans les meilleurs ouvrages de son temps. A la science près, beaucoup de gens lui ressemblent aujourd'hui. M. de Voltaire est donc le *Zoile de Corneille*, s'il a méconnu toutes les beautés de Corneille, ce dont il est aisé de se convaincre, en lisant le Commentaire où il n'y en a pas une qui ne soit exaltée avec enthousiasme.

Qui sans cesse affectant de b'imer la Satyre,
As vaincu l'Arétin, maître en l'art de médire.

On ne peut nier que M. de V. quand il s'est mêlé de satyre, n'ait beaucoup mieux écrit que l'Arétin. Ainsi Boileau a dit la vérité.

A quoi bon d'un esprit si foible à son déclin.

Rien ne prouve mieux la foiblesse de cet esprit que l'Épître à Boileau, qui a occasionné cette réponse, & que tout le monde fait par cœur.

Venir apostropher & gourmander mon ombre.

On peut dire avec Moliere :

Ces trois infinitifs sont admirablement.

Vous voyez déjà que c'est l'équité, la justice & même l'élégance de Boileau. Pour achever de vous convaincre, il me suffira de mettre sous vos yeux un certain nombre de vers :

Eh bien donc, raisonnons, car toujours badiner,
Turlupiner, railler, sans jamais raisonner,
C'est imiter le singe, & payer en gambades.

Mais

Mais toi que dans ce champ la jalousie attire,
 Qui voudrais des Beaux-Arts voir les derniers débris,
 Et toi seul y régner avec tes seuls écrits, &c.

Observez combien il est naturel qu'un homme
 veuille d'abord voir *les derniers débris des Arts* ;
 & ensuite y régner avec *ses écrits*. Ces deux
 désirs s'accroissent à merveille.

De tout mérite obscur *procelleur déclaré*,
 Le sot qui t'admira par toi fut admiré.

Çe qui prouve que c'est toujours Boileau, c'est
 qu'il se répète ; il avoit déjà dit : *un sot trouve*
toujours un plus sot qui l'admire.

Un autre à Melpomene *impose un nouveau ton*,
 Et fait parler Eustache *au-lieu d'Agamemnon*.

J'avoue qu'Eustache n'est pas si harmonieux
 qu'Agamemnon. Mais aussi on ne peut pas em-
 pêcher qu'un homme qui a fait une belle ac-
 tion s'appelle Eustache.

Tous sans rien redouter de ta plaisanterie,
 Peuvent du goût françois hâter la barbarie...
 Et vont par des torrents de faux goût, d'ignorance,
 Dans une nuit barbare ensevelir la France, &c.

En voilà bien assez, Monsieur, & vous voyez
 que c'est à peu de choses près le style de l'Art
 poétique, c'est Boileau tout pur. Boileau atta-
 quoit de son vivant les Pradon, les Cotin,
 les Chapelain, les Scudéri, &c. Boileau après
 sa mort attaque les Voltaire, les St. Lambert,
 les Saurin, les Thomas, les Marmoniel, &c.

Or il est évident que M. de Voltaire a remplacé Pradon, que M. de St. Lambert nous a rendu Chapelain, que les Panégyriques de M. Thomas ont succédé aux sermons de Cotin, & que l'Auteur de *Spartacus*, de *Beverley*, &c. est un nouveau Scuderi.

L'Auteur ne me fait d'autre reproche que d'avoir loué la Tragédie d'*Oreste*, que j'ai appelé, dit-il, *un chef-d'œuvre des Cieux*, ce qui seroit un peu plat. Il ajoute que je me promets bien d'être un jour le légataire de M. de Voltaire. Ceux qui croient que dans l'Épître nouvelle il n'y a de Boileau que le nom, disent que si je ne suis pas plus légataire de M. de Voltaire, que l'Auteur ne l'est de Boileau, ma fortune n'est pas encore faite.

*Lettre de M. de Voltaire à un de ses
Confreres de l'Académie.*

Je vous envoie, Monsieur, la jolie Pièce de Vers que M. Clément fit, il y a quelques années, à mon honneur & gloire. J'en retranche seulement quelques vers, tant parce qu'il faut être modeste, que parce qu'il ne faut pas trop abuser de votre loisir.

O toi que j'aime autant que je t'admire,
Sur ces Vers que mon cœur inspire,
Et que lui seul doit avouer,
Jette un regard de bonté, de tendresse...

Suit une fable où M. de Voltaire est le Rossignol.

& son ennemi le Geai , qu'on appelle Maître-Jacques.

... Le Rossignol avoit des toris très-vrais.
 On l'admiroit ; témoin de ses succès
 Jacque enrageoit , & lui fit son procès.
 Au chanteur , au bon goût il déclare la guerre ,
 A sa langue il donna carrière ,
 De son babli étourdit les forêts.
 Outrage , injure journalière ,
 Il porta tout aux plus grossiers excès.
 Que fit Messire-Jacque ? Oh de l'eau toute claire !
 Il avoit beau crier Messieurs , que c'est mauvais ,
 Cette voix est cassée ; elle devoit se taire.
 Ah ! croyez-moi l'on n'en voulut rien faire ;
 Il ne persuada que quelques fois de Geais ,
 Le Rossignol , toujours en paix ,
 Ne s'avisa de lui répondre.
 Répondre aux sots ! finiroit-on jamais ! &c.

- Vous voyez , Monsieur , que ce Clément qui me traitoit impudemment de Rossignol , est devenu Geai ; mais il ne s'est point paré des plumes du Paon . . . Je voudrois voir cette Epître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir. J'en profiterois , je n'ai que soixante & dix-huit ans ; les jeunes gens comme moi peuvent toujours se corriger , & nous devons une grande reconnoissance à ceux qui nous avertissent publiquement & avec charité de nos défauts , &c.

(*Mercur de France.*)